

I – Ovide, *Métamorphoses*, chant IV, 55-83

Pyrame était le plus beau des jeunes gens, et Thisbé, la plus exquise des jeunes filles de l'Orient ; ils habitaient des maisons contiguës, là où, dit-on, Sémiramis avait entouré sa ville de hautes murailles de briques cuites. Voisins, ils firent connaissance et grandirent ensemble ; avec le temps, l'amour grandit ; ils se seraient même mariés, mais leurs parents s'y opposèrent ; ce qu'ils ne purent interdire, c'est que tous deux aient le cœur épris et brûlent d'une passion égale. Sans que personne ne le sache, ils se parlent par gestes et par signes, et plus il est caché, plus ce feu caché est ardent. Il y avait dans le mur mitoyen une fine fissure, qui remontait au temps de la construction. Ce défaut que, des siècles durant, personne n'avait remarqué, les amants furent les premiers à le voir. Leurs paroles passèrent par ce chemin, en toute sûreté. Souvent, quand Thisbé et Pyrame étaient installés, ils disaient : « Mur jaloux, pourquoi t'opposes-tu à notre amour ? Que t'en coûterait-il de nous permettre de nous rejoindre ou, si c'est trop, de t'entrouvrir pour que nous puissions nous embrasser ? Mais nous ne sommes pas ingrats ; nous reconnaissons que c'est grâce à toi que nos paroles ont pu arriver jusqu'aux oreilles de l'être aimé. »

Après avoir échangé ces vains propos, assis en des lieux différents, ils se dirent adieu à la nuit tombée, et donnèrent chacun à leur côté de mur des baisers qui ne parvenaient pas en face.

II - Théophile de Viau, *Les Amours tragiques de Pyrame et Thisbé*, Acte I scène 3

LE ROI

C'est trop faire de vœux, c'est trop verser de larmes,
Il faut avoir recours à des meilleures armes ;
Cette ingrate farouche, avecque ses mépris,
A donné trop longtemps la gêne à mes esprits.
La qualité de Roi, l'éclat de ma fortune,
Au lieu de l'attirer, la choque et l'importune ;
Elle aime mieux, ignoble et honteuse qu'elle est,
Un simple citoyen.

SYLLAR

Son semblable lui plaît.

LE ROI

Je le rendrai pourtant, si le soleil m'éclaire,
Seulement aujourd'hui peu capable de plaire.

SYLLAR

À quel si bon moyen pouvez-vous recourir
Pour le rendre odieux ?

LE ROI

Je le ferai mourir.

Toute autre invention est douteuse et grossière ;
Lorsqu'elle le verra sanglant sur la poussière,
Que les yeux en mourant, les regards à l'envers,
Hideux, sans mouvement, demeureront ouverts,
Il faut que l'amitié soit bien dans la pensée
Si par un tel objet elle n'en est chassée.
Je sais bien que Thisbé sans des vives douleurs
Ne verra point sa mort, ni sans beaucoup de pleurs ;

Mais avecque le temps jusqu'à la moindre trace
La plus forte douleur se dissipe et s'efface.
Ayant vu que l'objet de son premier amour
N'aime plus, ne sent rien, n'a plus de part au jour,
Elle encore vivante et encore sensible
À mon affection sera plus accessible.

III - Shakespeare, *Roméo et Juliette*, Acte I scène 5

Entrent le vieux Capulet, puis, parmi la foule des convives, Tybalt, Juliette et la nourrice ; enfin Roméo, accompagné de ses amis, tous masqués. Les valets vont et viennent.

CAPULET. – Messieurs, soyez les bienvenus ! Celles de ces dames qui ne sont pas affligées de cors aux pieds vont vous donner de l'exercice !... Ah ! ah ! mes donzelles ! qui de vous toutes refusera de danser à présent ? (...)

ROMÉO, à un valet, montrant Juliette. – Quelle est cette dame qui enrichit la main de ce cavalier, là-bas ?

LE VALET. – Je ne sais pas, monsieur.

ROMÉO. – Oh ! elle apprend aux flambeaux à illuminer ! Sa beauté est suspendue à la face de la nuit comme un riche joyau à l'oreille d'une Éthiopienne ! Beauté trop précieuse pour la possession, trop exquise pour la terre ! Telle la colombe de neige dans une troupe de corneilles, telle apparaît cette jeune dame au milieu de ses compagnes. Cette danse finie, j'épierai la place où elle se tient, et je donnerai à ma main grossière le bonheur de toucher la sienne. Mon cœur a-t-il aimé jusqu'ici ? Non ; jurez-le, mes yeux ! Car jusqu'à ce soir, je n'avais pas vu la vraie beauté.

TYBALT, désignant Roméo. – Je reconnais cette voix ; ce doit être un Montague... (À un page.) Va me chercher ma rapière, page ! Quoi ! le misérable ose venir ici, couvert d'un masque grotesque, pour insulter et narguer notre solennité ? Ah ! par l'antique honneur de ma race, je ne crois pas qu'il y ait péché à l'étendre mort !

PREMIER CAPULET, s'approchant de Tybalt. – Eh bien ! qu'as-tu donc, mon neveu ? Pourquoi cette tempête ?

TYBALT. – Mon oncle, voici un Montague, un de nos ennemis, un misérable qui est venu ici par bravade insulter à notre soirée solennelle.

PREMIER CAPULET. – N'est-ce pas le jeune Roméo ?

TYBALT. – C'est lui, ce misérable Roméo !

PREMIER CAPULET. – Du calme, gentil cousin ! laisse-le tranquille ; il a les manières du plus courtois gentilhomme ; et, à dire vrai, Vérone est fière de lui, comme d'un jouvenceau vertueux et bien élevé. Je ne voudrais pas, pour toutes les richesses de cette ville, qu'ici, dans ma maison, il lui fût fait une avanie. Aie donc patience, ne fais pas attention à lui, c'est ma volonté ; si tu la respectes, prends un air gracieux et laisse là cette mine farouche qui sied mal dans une fête.

IV – Ovide, *Métamorphoses*, chant IV, 84-121

L'aurore suivante avait chassé les feux de la nuit, et les rayons du soleil avait séché les herbes couvertes de rosée ; ils se rendirent à leur rendez-vous habituel. Alors, après mille plaintes murmurées à voix basse, ils décident que

dans le silence de la nuit ils tromperont la surveillance de leurs parents et tenteront de franchir la porte de leur maison ; et, une fois sortis de la maison, ils quitteront même la ville ; pour ne pas se perdre dans l'immensité de la campagne, ils se rencontreront près du bûcher de Ninus et se cacheront à l'ombre d'un arbre. Il y avait là un arbre chargé de fruits abondants, blancs comme neige, un haut mûrier, proche d'une source fraîche. Ce plan leur convient. Le jour leur parut long. À la faveur de l'obscurité, Thisbé avec précaution fait pivoter la porte, sort, en trompant la vigilance de ses proches, puis, le visage voilé, elle arrive au tombeau et s'assied sous l'arbre convenu. L'amour la rendait audacieuse. Mais voilà qu'arrive alors, pour étancher sa soif dans l'eau de la source toute proche, une lionne à la gueule écumante, tout humide du sang des bœufs qu'elle vient de massacrer. De loin, grâce au clair de lune, Thisbé la voit, et d'un pas craintif se réfugie dans une grotte obscure ; mais dans sa fuite, elle perd le voile qui a glissé de ses épaules. Dès que la lionne féroce eut apaisé sa soif dans l'eau, elle retourna dans la forêt et sur sa route tomba, non sur Thisbé mais sur son voile léger, qu'elle lacéra de sa gueule ensanglantée. Sorti plus tard, Pyrame vit, profondément marqués dans la poussière, les traces de la bête sauvage, et son visage devint livide. Mais dès qu'il découvrit aussi le vêtement teinté de sang, il dit : « La même nuit perdra deux êtres qui s'aiment ; de nous deux, elle était la plus digne d'avoir une longue vie. Je suis coupable. C'est moi, pitoyable amie, qui t'ai perdue, qui t'ai demandé de venir la nuit en un lieu qui fait peur, et je ne suis pas arrivé le premier. Déchirez mon corps et, de vos féroces morsures, dévorez les chairs du criminel que je suis, ô lions, vous tous qui habitez au pied de ce rocher. Mais c'est le fait d'un être lâche de souhaiter la mort ». Il soulève le voile de Thisbé, l'emporte à l'ombre de l'arbre du rendez-vous, pleure et embrasse le vêtement qu'il connaît bien, et dit : « Maintenant reçois aussi le sang que je vais verser ! » Alors l'arme qu'il portait à la ceinture, il se l'enfonça dans le flanc, et aussitôt, mourant, la retira de sa blessure brûlante. Il resta à même le sol, couché sur le dos et son sang jaillit bien haut. Les fruits de l'arbre, ainsi aspergés, se transforment, prennent un aspect sombre, et leur racine imbibée de sang teinta de pourpre les mûres suspendues à ses branches.

V - Théophile de Viau, *Les Amours tragiques de Pyrame et Thisbé*, Acte V scène 1

PYRAME – Mais que trouvais-je ici ? cette sanglante toile

À la pauvre défunte avait servi de voile.
 Ô trop cruel témoin de mon dernier malheur !
 Témoin de mon forfait, sois-le de ma douleur.
 Mais quoi ? dedans l'objet d'un sort si déplorable,
 Sanglant et déchiré tu m'es encore aimable !
 Le faut-il adorer ? il le faut, je le veux ;
 Il a touché jadis l'or de ses blonds cheveux ;
 Ce voile à nos amours prêtant son chaste usage,
 Défendait au soleil de baiser son visage ;
 Il fut en ma faveur soigneux de son beau teint ;
 Sois-tu dorénavant révérend comme saint,
 Et qu'en faveur du sang qui peint notre infortune
 La nuit te daigne mettre avec sa robe brune !

Mais je crois que mon cœur se flatte en sa langueur ;
 Il est temps que ma vie achève sa rigueur.
 Au dessein de mourir dois-je chercher qui m'aide ?
 Rien que ma main ne s'offre à ce dernier remède.
 Terre, si tu voulais t'ouvrir dessous mes pas,
 Tu me ferais plaisir, mais tu ne le fais pas ;
 Il semble que ton flanc davantage se serre.
 Dieux ! si vous me vouliez envoyer le tonnerre,
 Je vous serais tenu ; mais, ô propos honteux !
 Mon trépas à m'ouïr est encore douteux,
 Mon désespoir encore en moi se délibère ;
 Mais l'étourdissement, non la peur, le diffère.
 Voici de quoi venger les injures du sort ;
 C'est ici mon tonnerre, et mon gouffre, et ma mort.
 En dépit des parents, du Ciel, de la nature,
 Mon supplice fera la fin de ma torture.
 Les hommes courageux meurent quand il leur plaît.
 Aime ce cœur, Thisbé, tout massacré qu'il est ;
 Encore un coup, Thisbé, par la dernière plaie,
 Regarde là-dedans si ma douleur est vraie.

VI - Shakespeare, *Roméo et Juliette*, Acte V scène 3

ROMÉO – Ah ! chère Juliette, pourquoi es-tu si belle encore ? Dois-je croire que le spectre de la Mort est amoureux et que l'affreux monstre décharné te garde ici dans les ténèbres pour te posséder ?... Horreur ! Je veux rester près de toi, et ne plus sortir de ce sinistre palais de la nuit ; ici, ici, je veux rester avec ta chambrière, la vermine ! Oh ! c'est ici que je veux fixer mon éternelle demeure et soustraire au joug des étoiles ennemies cette chair lasse du monde... (*tenant le corps embrassé.*) Un dernier regard, mes yeux ! Bras, une dernière étreinte ! Et vous, lèvres, vous, portes de l'haleine, scellez par un baiser légitime un pacte indéfini avec le sépulcre accapareur ! (*Saisissant la fiole.*) Viens, amer conducteur, viens, âcre guide. Pilote désespéré, vite ! lance sur les brisants ma barque épuisée par la tourmente ! À ma bien-aimée ! (*Il boit le poison.*) Oh ! l'apothicaire ne m'a pas trompé : ses drogues sont actives... Je meurs ainsi... sur un baiser ! (*Il expire en embrassant Juliette.*)

VII – Ovide, *Métamorphoses*, chant IV, 122-166

Thisbé, encore effrayée, revient, pour ne pas manquer son amant, et, de tous ses yeux et de tout son cœur, cherche le jeune homme, brûlant de lui raconter à quels dangers terribles elle a échappé. Elle reconnaît l'endroit et la forme de l'arbre, mais la couleur des fruits la laisse perplexe : « Est-ce bien celui-ci ? », se dit-elle. Tandis qu'elle hésite, elle voit des membres tremblants frapper le sol couvert de sang ; elle fait un pas en arrière et, le visage plus pâle que du buis, frémit comme lamer qui frissonne quand une brise légère effleure sa surface. Mais quand, après un moment, elle reconnut son bien-aimé, elle frappa de coups sourds ses bras, s'arracha les cheveux et, étreignant le corps adoré, emplît les blessures de ses larmes, mêlant ses pleurs au sang, et pressant de baisers le visage glacé. Elle s'écria : « Pyrame, quelle catastrophe t'a arraché à moi ? Pyrame, réponds ! C'est ta Thisbé bien-aimée qui t'appelle ; écoute et relève ton visage qui défaille ! » Au nom de Thisbé, Pyrame leva ses

yeux alourdis par la mort, et, après avoir vu son amie, il replongea dans l'abîme. Quand Thisbé eut reconnu son voile, et aperçu le fourreau d'ivoire sans l'épée, elle dit : « Ta main et ton amour t'ont perdu, malheureux ! J'ai aussi une main vaillante, pour ce seul acte, j'ai aussi mon amour : il me donnera la force de me frapper. Je te suivrai dans la mort, et on dira que je suis la misérable cause et la compagne de ta mort. Et toi, qui ne pouvais m'être arraché que par la mort, hélas, tu ne pourras m'être enlevé, même dans la mort. Quant à vous, nos très malheureux pères, le mien et le sien, entendez nos prières : nous vous demandons tous deux une chose : à ceux qu'un amour solide a unis et que leur dernière heure a réunis, ne refusez pas qu'ils soient déposés dans un même tombeau. Et toi, ô arbre qui couvres un seul misérable cadavre de tes branches, bientôt tu en abriteras deux ; conserve les marques de cette mort et porte toujours des fruits sombres, harmonisés aux chagrins, témoignages d'un double trépas. » Elle cessa de parler et, appliquant la pointe de l'épée sous sa poitrine, se coucha sur la lame, encore tiède de la mort de Pyrame. Ses vœux toutefois émurent les dieux, émurent les pères ; car la couleur des fruits, dès qu'ils sont mûrs, est foncée, et les cendres des deux amoureux reposent dans une seule urne. »

VIII - Théophile de Viau, *Les Amours tragiques de Pyrame et Thisbé*, Acte V scène 2

THISBÉ – J'ai trop d'impatience et puisque le destin
De nos corps amoureux fait son cruel butin,
Avant que le plaisir que méritaient nos flammes
Dans leurs embrassements ait pu mêler nos âmes,
Nous les joindrons là-bas et par nos saints accords
Ne ferons qu'un esprit de l'ombre de deux corps ;
Et puisqu'à mon sujet sa belle âme sommeille,
Mon esprit innocent lui rendra la pareille.
Toutefois je ne puis sans mourir doublement ;
Pyrame s'est tué d'un soupçon seulement,
Son amitié fidèle un peu trop violente,
D'autant qu'à ce devoir il me voyait trop lente,
Pour avoir soupçonné que je ne l'aimais pas,
Il ne s'est pu guérir de moins que du trépas.
Que donc ton bras sur moi davantage demeure,
Ô mort ! et, s'il se peut, que plus que lui je meure,
Que je sente à la fois, poison, flammes et fers !
Sus ! qui me vient ouvrir la porte des Enfers ?
Ha ! voici le poignard qui du sang de son maître
S'est souillé lâchement ; il en rougit, le traître !
Exécrable bourreau ! si tu te veux laver
Du crime commencé, tu n'as qu'à l'achever ;
Enfonce là-dedans, rends-toi plus rude, et pousse
Des feux avec ta lame ! hélas ! elle est trop douce.
Je ne pouvais mourir d'un coup plus gracieux,
Ni pour un autre objet haïr celui des Cieux.

IX - Shakespeare, *Roméo et Juliette*, Acte V scène 3

Juliette s'éveille et se soulève.

JULIETTE. – Ô frère charitable, où est mon seigneur ? Je me rappelle bien en quel lieu je dois être : m'y voici... Mais où est Roméo ? (*Rumeur au loin.*)

LAURENCE. – J'entends du bruit... Ma fille, quitte ce nid de mort, de contagion, de sommeil contre nature. Un pouvoir au-dessus de nos contradictions a déconcerté nos plans. Viens, viens, partons ! Ton mari est là gisant sur ton sein, et voici Paris. Viens, je te placerai dans une communauté de saintes religieuses ; pas de questions ! le guet arrive... Allons, viens, chère Juliette. (*La rumeur se rapproche.*) Je n'ose rester plus longtemps. (*Il sort du tombeau et disparaît.*)

JULIETTE. – Va, sors d'ici, car je ne m'en irai pas, mais, qu'est ceci ? Une coupe qu'étreint la main de mon bien-aimé ? C'est le poison, je le vois, qui a causé sa fin prématurée. L'égoïste ! il a tout bu ! il n'a pas laissé une goutte amie pour m'aider à le rejoindre ! Je veux baiser tes lèvres : peut-être y trouverai-je un reste de poison dont le baume me fera mourir... (*Elle l'embrasse.*) Tes lèvres sont chaudes !

PREMIER GARDE, *derrière le théâtre*. – Conduis-nous, page... De quel côté ?

JULIETTE. – Oui, du bruit ! Hâtons-nous donc ! (*Saisissant le poignard de Roméo.*) Ô heureux poignard ! voici ton fourreau... (*Elle se frappe.*) Rouille-toi là et laisse-moi mourir ! (*Elle tombe sur le corps de Roméo et expire.*)

X - Shakespeare, *Le Songe d'une nuit d'été*, scène 7

PYRAME

Ô nature ! pourquoi créas-tu des lions ?

Puisqu'un lion infâme a défloré ici ma bien-aimée,
Laquelle est, non, non ! laquelle était la plus belle dame

Qui ait vécu, aimé d'amour et d'amitié, et porté visage

Venez, larmes, consommez-moi !

Dehors épée, et blesse

Le téton de Pyrame :

Oui, ce téton gauche,

Où le cœur gambade.

Ainsi je meurs, ainsi, ainsi, ainsi !

Maintenant me voilà mort,

Maintenant me voilà parti.

Mon âme est dans le ciel,

Langue, perds ta lumière !

Lune, prends la fuite !

Et maintenant vous voyez un décédé !

Pyrame tombe en mourant. — Le Clair de Lune sort.

DÉMÉTRIUS

Je vois le décès, mais je ne vois pas le dé. En tout cas, c'est un as qui retourne, car il est tout seul.

LYSANDRE

Alors, c'est un as à sein ; car il se l'est percé.

THÉSÉE

Un chirurgien qui le guérirait n'en ferait pas un as saillant.

HIPPOLYTE

Comment se fait-il que la lune soit partie avant que Thisbé soit venue et ait retrouvé son amant ?

THÉSÉE

Elle le retrouvera à la clarté des étoiles. La voici ; et sa douleur va terminer la pièce. *Entre Thisbé.*

HIPPOLYTE

À mon avis, elle ne doit pas avoir une longue douleur pour un pareil Pyrame. J'espère qu'elle sera brève.

DÉMÉTRIUS

Qui vaut le mieux de Pyrame ou de Thisbé ? Un fêtu ferait pencher la balance.

LYSANDRE

Elle l'a déjà aperçu avec ces beaux yeux-là.

DÉMÉTRIUS

Et voici qu'elle va gémir ; écoutez !

THISBÉ

Endormi, mon amour ?

Quoi, mort, mon tourtereau ?

Ô Pyrame, lève-toi !

Parle, parle. Tout à fait muet ?

Mort ! mort ! Une tombe

Devra recouvrir tes yeux charmants.

Ces lèvres de lis,

Ce nez cerise,

Ces joues jaunes comme la primevère,

Tout cela n'est plus, n'est plus !

Amants, gémissiez !

Ses yeux étaient verts comme des poireaux !

Ô vous, les trois sœurs,

Venez, venez à moi,

Avec vos mains pâles comme le lait.

Trempez-les dans le sang,

Puisque vous avez tondu

De vos ciseaux son fil de soie.

Plus un mot, ma langue !

Viens, fidèle épée ;

Viens, lame, plonge-toi dans mon sein ;

Et adieu, amis.

Ainsi Thisbé finit.

Adieu, adieu, adieu !

Elle se frappe et meurt.

THÉSÉE

Le Clair de Lune et le Lion sont restés pour enterrer les morts.

DÉMÉTRIUS

Oui, et le Mur aussi.

BOTTOM, *se relevant*

Non, je vous assure ; le Mur qui séparait leur père est à bas. Voulez-vous voir l'épilogue, ou aimez-vous mieux entendre une danse bergamasque, dansée par deux comédiens de notre troupe ?

a) (I-II-III) Qu'est-ce qui sépare les amants dans chaque version ?

b) (IV-V-VI) Quels points communs et quelles différences observez-vous entre les textes ?

c) (V-VI) Quelle particularité Pyrame et Roméo partagent-ils dans leur façon de s'exprimer ? Quel effet cela produit-il ?

d) (VII-VIII-IX) Quels sont les éléments qu'Ovide est le seul à donner dans la conclusion de ce drame ?

e) (VII-VIII-IX) Quelle est la particularité de Théophile de Viau par rapport aux autres poètes qui ont raconté ce mythe ? Quelle conséquence cela a-t-il ?

f) (X) Où apparaît l'intention parodique de cette version du mythe ?